

Apollon et Daphné

Le premier amour d'Apollon fut Daphné, fille du fleuve Pénée. Cette passion ne fut point l'ouvrage d'un hasard aveugle, mais celui de la vengeance de Cupidon, le Dieu de l'amour. En effet, Apollon, fier de sa puissance, avait osé se moquer de Cupidon qui était en train de tendre la corde au de son arc :

- Pauvre petit enfant fragile, avait-il ironisé, qu'as-tu à faire de ces armes trop lourdes pour toi ? Cet arc, tu le vois bien, ne convient qu'à un Dieu capable de frapper sans faiblir les bêtes sauvages à la chasse comme les ennemis à la guerre !... Il est pour moi, moi, le Dieu qui vient d'abattre, sous une pluie de flèches, le monstrueux serpent Python au souffle empoisonné. Toi, contente toi d'allumer avec ton flambeau je ne sais quelle flamme amoureuse, et garde-toi bien de prétendre que tu peux rivaliser avec mes triomphes.

Cupidon, fils de Vénus, lui répond :

- Certes, rien n'échappe à tes flèches, mon cher Apollon, mais toi, tu n'échapperas pas aux miennes ! Autant tu l'emporteras sur tous les animaux, autant ma gloire est au-dessus de la tienne.

À ces mots, il fend l'air d'un coup de ses ailes rapides, s'élève dans le ciel et se pose sur le sommet ombragé du mont Parnasse. Sans perdre un instant, il tire de son carquois deux flèches dont les effets sont bien différents : l'une fait naître l'amour et l'autre le fait fuir. La première est dorée, sa pointe est acérée et brillante ; la seconde est de plomb et sa pointe est émoussée. Avec cette flèche, précisément, Cupidon atteint la nymphe Daphné, fille du fleuve Pénée. Mais avec l'autre, il blesse Apollon et le transperce jusqu'à la moelle des os. Apollon se met à aimer aussitôt, et Daphné à haïr jusqu'au nom de son amant.

Comme Diane, la chaste déesse de la chasse, Daphné se plaît à parcourir les bois. À la poursuite des bêtes féroces, et elle se pare de leurs dépouilles. Une simple bandelette rassemble négligemment ses cheveux qu'elle n'a pas pris la peine de coiffer. Beaucoup de prétendants lui ont déjà offert leurs hommages ; elle les a rejetés. Pleine d'un dédain sauvage pour les hommes qu'elle ne connaît pas encore, elle se promène seule dans la forêt. L'amour, le mariage et ses liens ? Elle s'en moque. Souvent, son père lui dit :

- Ma fille, tu me dois un gendre.

Il lui a répété souvent :

- Ma fille, tu me dois des petits-enfants.

Mais Daphné repousse comme un crime la pensée d'allumer le flambeau du mariage. Elle rougit et cette rougeur de honte donne un charme supplémentaire à sa beauté. Suspendue au cou de son père, qu'elle enlace de ses bras caressants, elle supplie :

- Père bien-aimé, permets-moi de garder toujours ma virginité ! Jupiter a bien accordé cette grâce à sa fille Diane !

Pénéée cède au souhait de sa fille : inutile victoire ! tes charmes sont trop puissants, Daphné ! Il s'oppose à tes prières, et ta beauté fait obstacle à ton souhait.

Cependant, Apollon aime : il a vu Daphné et il veut s'unir à elle. Le dieu espère qu'il va obtenir ce qu'il désire : espérance vaine ! car son oracle le trompe lui-même. Comme le chaume léger se consume quand on y met le feu après la moisson, comme une haie s'embrase au contact d'une torche abandonnée par un passant imprudent, ainsi s'embrase et se consume le cœur d'Apollon. Plus il brûle, plus il nourrit une flamme inutile. Il contemple les cheveux de la nymphe flottant négligemment sur ses épaules.

- Et que serait-ce, dit-il si elle prenait soin de sa coiffure ?

Il voit ses yeux briller comme des étoiles ; il voit sa charmante petite bouche, mais il ne le suffit plus de la voir ! Il admire ses doigts, seulement, ses poignets et ses bras presque nus. Ce que le voile cache à ses yeux, son imagination l'embellit encore davantage. Mais Daphné fuit, plus rapide que le vent, et c'est en vain qu'Apollon cherche à la retenir par ses discours :

- Chère nymphe, fille de Pénéée, je t'en prie, arrête ! Ce n'est pas un ennemi qui te poursuit ! Arrête, Daphné, arrête ! La brebis fuit le loup, la biche fuit le lion, et devant l'aigle s'envole la tremblante colombe : chacune se dérobe à son ennemi. Mais moi, c'est l'amour qui me précipite sur tes pas, malheureux que je suis ! Prends garde de tomber ! Je ne veux pas que ces épines cruelles blessent tes pieds délicats ! Je ne veux pas être pour toi la cause de douleur ! Les sentiers où tu cours sont rudes et difficiles. Ah ! de grâce, modère ta vitesse, je t'en supplie, ralentis ta fuite, et je ralentirai moi-même mon ardeur à te suivre. Apprends au moins à reconnaître celui qui t'aime. Ce n'est pas un rude montagnard, ni un berger inculte chargé de la garde des bœufs et des brebis ! imprudente, tu ne sais pas qui tu fuis, tu ne le sais pas, et c'est pour cela que tu fuis ! Je suis le maître de Delphes ; les peuples de Claros, de Ténédos et de Patare obéissent à mes lois et entretiennent mes temples. Jupiter est mon père. Je suis le maître de l'oracle : ma bouche dévoile aux mortels l'avenir, le passé et le présent. Je suis le maître de la musique : les hommes me doivent l'art d'unir aux accents de la lyre, les accents de la voix. Mes flèches sont redoutables : elles parviennent au but à tous les coups. Hélas ! il en est une plus redoutable encore qui m'a transpercé le cœur. Je suis l'inventeur de la médecine : le monde entier est m'honore comme un Dieu secourable, et je connais parfaitement toutes les plantes dont on tire des remèdes. Mais en existe-il une qui guérisse du mal d'amour ? Mon art est inutile à tous les hommes, mais, hélas ! Il est impuissant pour moi-même. ! Le Dieu allait en dire davantage... Daphné, saisie d'effroi, accélère sa fuite et laisse bien loin derrière elle Apollon et ses discours inachevés. Elle fuit, et le dieu lui trouve encore plus de charme : le souffle du vent soulève les plis légers de sa robe entrouverte ; une brise légère fait flotter en arrière ses cheveux éparses. Sa course éperdue, ne fait qu'embellir sa beauté. Apollon en a assez de perdre du temps en tendres prières, et, de plus en plus impatient, il se laisse emporter par l'amour sur les traces de Daphné. Quand un lévrier découvre un lièvre dans la plaine, on voit ainsi courir les deux animaux à la même vitesse, l'un pour sa proie, l'autre

pour son salut. Le chien semble voler pour s'emparer du lièvre. Il croit déjà le happer, le cou tendu, la gueule ouverte. Le lièvre, qui n'est pas encore pris, évite la gueule béante de son ennemi et échappe à ses crocs déjà prêts à le saisir. Ainsi voit on Apollon et Daphné : l'impatience excite le Dieu, la peur rend la nymphe toujours plus rapide. Mais Apollon est soutenu par les ailes de l'amour : il vole, il poursuit la nymphe sans relâche. Déjà, penché sur les épaules de la fugitive, il effleure du souffle de son haleine, ses cheveux flottants. Daphné est à bout de force ; elle pâlit et, brisée par la fatigue, elle tourne les yeux vers les eaux du Pénée.

- Mon père, je t'en supplie, viens à mon secours ! s'écrit-elle. Aide-moi ! S'il est vrai que les fleuves ont un pouvoir divin, délivre-moi par une métamorphose de cette beauté qui cause mon malheur.

A peine achevait elle sa prière que Daphné sent ses membres s'engourdir ; une fine écorce enveloppe sa poitrine délicate ; ses cheveux se changent en feuillage, ses bras s'allongent en rameaux ; ses pieds, tout à l'heure, si rapide, prennent racine et s'attachent à la terre ; la cime d'un arbre couronne sa tête ; il ne reste plus d'elle-même que l'éclat de sa beauté passée. Cependant Apollon l'aime toujours : il pose sa main droite sur ce qui est désormais le tronc d'un arbre et, sous l'écorce naissante, il sent encore palpiter le cœur de Daphné. Ce sont de jeunes rameaux qu'il enlace, au lieu des bras de la nymphe ; c'est du bois qu'il embrasse, mais l'arbre repousse ses baisers. Alors le dieu s'exclame :

- Ah ! puisque tu ne veux pas être mon épouse, du moins tu seras mon arbre ! Désormais et pour toujours, cher laurier, ton feuillage viendra couronner mes cheveux, ma lyre et mon carquois. De même que ma longue chevelure flamboyante conserve une éternelle jeunesse, car elle n'est jamais coupée, de même, je le veux, la tienne sera faite en feuillage verdoyant qui ne se fanera jamais.

Apollon avait fini de parler. Alors, le laurier inclina ses jeunes rameaux et agita doucement sa cime : c'était le signe de tête de Daphné¹, qui admirait enfin les faveurs d'Apollon.

D'après 25 *Métamorphoses d'Ovide*, Annie Collognat, « Apollon et Daphné ».

¹ En grec, le mot *daphné* désigne le laurier.